

Essais

Numéro 61, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Essais]. *Nuit blanche*, (61), 19–28.

LE ROMAN QUÉBÉCOIS AU FÉMININ (1980-1995)

Sous la dir. de **Gabrielle Pascal**
Triptyque, Montréal, 1995,
193 p. ; 19 \$

Consacré à des jeunes romancières ou à la production récente d'écrivaines chevronnées, *Le roman québécois au féminin* rassemble les textes présentés à un colloque sur le sujet tenu à l'Université McGill. L'initiative en elle-même est intéressante et permet d'amorcer la réflexion et les échanges sur la production contemporaine, démarche qui exige autant de prudence que d'audace. On a négligé cependant de préciser quand l'événement a eu lieu, indice parmi d'autres du principal défaut de cette publication : un travail éditorial lacunaire. Des références souvent incomplètes, des anglicismes typographiques, un système de renvois inutilement lourd confirment que l'ouvrage n'a pas bénéficié d'une révision digne de ce nom, tâche rendue plus nécessaire encore du fait que les collaborateurs et collaboratrices sont nombreux.

Ces derniers viennent d'horizons assez diversifiés pour que l'ensemble du recueil profite de points de vue et d'angles d'approche différents. Les contributions abordent quatre grands thèmes aussi classiques qu'actuels : l'identité, l'enfance, le corps, la passion. Des articles de type savant, qui traduisent avant tout des préoccupations esthétiques (comme celui de Lori Saint-Martin, qui montre entre autres comment fond et forme sont liés par une nécessité structurelle dans *L'obéissance* de Suzanne Jacob), et des réflexions soutenues par une approche théorique (dont la contribution de Gabrielle Frémont, menée du point de vue psychanalytique avec un certain humour), côtoient des textes plus libres (tel celui de Francine Bordeleau qui témoi-

gne d'un véritable plaisir de lecture et d'écriture). Toutefois, un trop grand nombre d'articles paraissent superficiels et plate-ment scolaires. Il faut néanmoins saluer les deux contributions masculines (en particulier celle de Gilles Marcotte, personnelle et sensible) qui concourent à ce que roman « au féminin » ne soit pas ici — comme il faut le déplorer ailleurs parce que cela porte à confusion — synonyme de féministe.

Hélène Gaudreau

BERIA
Amy Knight
Trad. de l'anglais
par Jean-Pierre Ricard
Préface d'Hélène Carrère
d'Encausse
Aubier, Paris, 1994,
427 p. ; 44,95 \$

Beria, le sinistre chef de la police de Staline, a-t-il été éliminé par Khrouchtchev parce qu'il représentait, après la mort du dictateur, une menace pour la haute hiérarchie soviétique ou bien parce qu'il était sur le point d'introduire des réformes radicales dans la politique de l'URSS ? L'historienne américaine Amy Knight penche pour cette seconde hypothèse, ce qui rend particulièrement intéressante sa biographie du chef du NKVD. Même si les archives se sont ouvertes depuis 1992, même si l'auteur a eu accès à celles de Moscou et de Tbilissi, il demeure cependant de nombreuses zones d'ombre dans la vie de Beria. Une bonne partie du livre fait ainsi appel à des souvenirs, à des récits de témoins de l'époque, dont Khrouchtchev, qui n'était pas un témoin impartial.

Amy Knight retrace toute la vie de Beria depuis sa naissance, en 1899, dans un petit village de Géorgie, jusqu'à sa mort, à Moscou en 1953, dans des circonstances qui n'ont pas encore été totalement élucidées. Elle trace un parallèle entre Staline



de sa hantise permanente du complot pour assurer son emprise sur le dictateur soviétique.

Les trois derniers chapitres de l'ouvrage en constituent la partie la plus originale. L'historienne analyse l'activité de Beria après la mort de Staline, ses efforts pour infléchir la politique soviétique dans le sens du renforcement des pouvoirs de l'État contre ceux du parti communiste et de la défense des nationalités contre l'impérialisme russe. On y voit également un Khrouchtchev énergique, décidé et habile, qui réussit presque sans préparation à faire arrêter, en pleine réunion du praesidium, l'ancien chef tout-puissant de la police par quelques officiers à peine armés.

L'historienne américaine en arrive à la conclusion paradoxale que Beria aurait été éliminé avant tout parce qu'il risquait d'aller trop loin trop vite dans la voie des réformes...

Lionel Meney

COMMANDEUR DU SUCRE
Raphaël Confiant
Écriture, Paris, 1994,
312 p. ; 34,95 \$

Chaque produit a son mystère qui, lorsqu'on cherche à le percer, révèle aussi bien des événements heureux, la poursuite d'idéaux, que des conflits violents. Des épices au *Power Book*, du pétrole au tupperware, c'est toute une géographie des relations humaines qui se dessine. Raphaël Confiant a choisi, dans *Commandeur du sucre*, de nous faire revivre un épisode de l'histoire du sucre telle qu'elle s'écrivit en 1936 à Bel-Évent, une plantation de Martinique. Nous sommes à l'époque où le sucre colonial vient d'entrer en concurrence avec le sucre de betterave. La « germination de la canne » fait alors croître les tensions sociales à travers lesquelles un peuple tente de conquérir sa voix. Le sucre devient parole, amour, travail et désolation. En d'autres termes, le texte d'un pays perdu qui travaille à exister.

Michel Peterson

**CONDITION FÉMININE
ET VIEILLISSEMENT**
Michèle Charpentier
Remue-Ménage, Montréal,
1995, 169 p. ; 18,95 \$

L'auteure est chercheuse et chargée de cours en gérontologie aux universités de Montréal et de Sherbrooke ; elle a aussi œuvré auprès d'associations de personnes âgées. Dans son essai, elle cherche à faire le point sur les aspects physiologiques et psychosociaux de la situation des femmes de soixante ans et plus. S'y trouvent confirmées des données connues, telles la féminisation de la population âgée, les femmes vivant plus longtemps que les hommes, les inégalités de revenus entre hommes et femmes du même âge, la surconsommation des médicaments et principalement de tranquillisants, l'arrêt de l'activité sexuelle, la solitude et l'ennui. L'information est présentée à l'aide de dix-neuf tableaux statistiques récents qui, pour la plupart, comparent la situation des hommes et celle des femmes et sont illustrés par quelques brefs témoignages individuels.

Le soin particulier apporté au chapitre sur les femmes et la retraite est un peu étonnant mais le propos se veut rassurant. Pour les femmes de 55 à 60 ans, c'est la retraite du conjoint qui est lourde à porter ; plus jeunes que lui, elles sont poussées vers une retraite prématurée pour partager les projets d'un homme coupé de son milieu de travail et des relations qu'il y entretenait. « Pour les femmes, le principal impact de la retraite du conjoint est sans contredit la perte de liberté [...] » ! « L'augmentation du taux de divorce chez les 50 ans et plus démontre combien le défi est de taille et attaque l'image du vieux couple que plus rien ne peut ébranler. » Par ailleurs, passée la première année d'adaptation,

les femmes réorganiseraient avec beaucoup de dynamisme leur vie de retraitée. L'étude soulève la question du bénévolat mais sans donner de précision ; aucune statistique ne s'y arrête ; l'action des femmes dans les secteurs de la santé et des organismes communautaires est signalée, mais qu'en est-il dans les secteurs politique, culturel, alimentaire, artisanal, touristique, etc. ? On ne trouve en outre aucun commentaire sur le rejet des personnes âgées, sur l'infantilisation trop souvent pratiquée par les familles et dans les centres d'accueil. Signalons les pages de références bibliographiques qui seront utiles aux étudiants en gérontologie à qui ce livre est sans doute destiné en priorité. Reste à développer des solutions nouvelles pour répondre aux besoins des personnes âgées.

Monique Grégoire

L'ILLUSION RÉALISTE
Henri Mitterand
PUF, Paris, 1995,
203 p. ; 38,50 \$

Henri Mitterand, auteur passionné de plusieurs études majeures sur Zola depuis 1960, est un critique averti du roman réaliste auquel il consacre sa dernière publication. L'objet de son étude consiste à démystifier l'écriture réaliste ; il s'agit de montrer comment un roman qui se donne pour réaliste construit ce réel, usant de rhétorique, tirant de la réalité décrite des dérives symboliques. En somme, la composition relativise le réalisme, qui fait « illusion », expression que l'auteur emprunte à la célèbre préface à *Pierre et Jean*, où Maupassant écrivait que les romanciers réalistes de talent devraient s'appeler des « illusionnistes ».

L'ouvrage est composé d'articles parus récemment en revues ; puisque ces articles répondent aux exigences d'un



quand ce n'est d'un roman à l'autre en ce qui concerne Zola, à qui sont consacrés six des dix chapitres. L'écriture et le regard critique de Mitterand sont admirables de finesse et de maîtrise, sa connaissance du réalisme suffisamment profonde pour qu'il puisse habilement montrer au passage les insuffisances de la narratologie de Gérard Genette, de la sémiotique greimassienne ou de la théorie du descriptif de Hamon, auxquelles par ailleurs il doit beaucoup, manifestement.

François Ouellet

même projet critique, cela n'altère en rien l'unité de l'ensemble, que Henri Mitterand a par ailleurs renforcée en ayant soin de couvrir chronologiquement la grande période du réalisme (1850-1940) (ce qui explique qu'il ait consacré un dernier chapitre à Aragon, qui n'égale pas Flaubert ou Zola) et en soulignant implicitement les acquis d'un romancier à l'autre,

L'ÉCRITURE OU LA VIE
Jorge Semprun
Gallimard, Paris, 1994,
319 p. ; 34,95 \$

La mort se raconte-t-elle ? Pendant de longues années, Jorge Semprun semblait avoir décidé que non, qu'il n'y avait rien à en dire, qu'il valait mieux oublier et vivre. Surtout que c'est là, pensait-il, une histoire que

**LES LIVRES ATELIER,
C'EST PAS DE LA
BRICOLE!**

ÉDITIONS HURTUBISE HMH
7360, boulevard Newman
LaSalle (Québec) H8N 1X2
Tél. (514) 364-8323
Télécopieur. (514) 364-7435

**NOUVEAU PRIX
29,95 \$**

En librairie dès octobre 1995

personne ne veut ni ne peut entendre. Que cette mort soit celle des camps nazis, celui de Buchenwald en l'occurrence, expérience inénarrable s'il en est une, ne pouvait que le conforter dans sa décision.

Jorge Semprun choisit donc la vie — la bohème, les amours éphémères, la politique. Peu à peu, cependant, la mort le rejoint, sous la forme d'une étrange révélation : contrairement au commun des mortels, chaque jour passé l'éloigne plutôt qu'il ne le rapproche de la mort, celle qu'il a *vécue*, dont il a été *traversé*, de laquelle il est *revenu*. Or l'oubli qu'il cultive avec un étonnant succès dans l'action et l'immédiat, il se pourrait fort que ce ne soit là qu'une autre *petite mort*, se dit-il après quinze ans de fuite en avant.

Ce sera le début d'une remarquable carrière de romancier, que *L'écriture ou la vie* vient compléter d'une façon si puissante que l'on est en droit de se demander si l'auteur ne souhaite pas ainsi boucler la boucle de ce long voyage romanesque vers la mort et la vie qui l'habite.

Jorge Semprun confesse que son roman (récit, témoignage, appel poétique d'un homme à lui-même ?) devait d'abord s'appeler *L'écriture ou la mort*. On comprend son hésitation : s'agit-il de passer par la mort pour écrire, à la César Vallejo, ou d'exorciser la mort par l'écriture, dans la foulée d'un autre rescapé des camps, Primo Lévi (dont le suicide survenu après quarante ans d'écriture ébranla fortement Semprun) ? L'auteur ne tranche pas, il choisit simplement d'écrire. Il croit désormais au mentir vrai de la littérature, à cet artifice qu'il faut ajouter à la réalité pour qu'elle devienne de l'art, pour qu'elle devienne vraie, c'est-à-dire vraisemblable. Et si son expérience de la mort dans les camps nazis est enracinée à jamais en lui, ce sera cela le réel — le reste, la vie en somme, n'étant plus que rêve (l'évocation du camp devenant par conséquent le rêve d'un rêve, ce qui de Rilke à Pascal, en passant par Primo Lévi lui-même, nous ramène en terrain connu... mais ô combien peu exploité !).

On comprendra que, dans un tel cadre, Jorge Semprun ne fait pas dans l'autobiographie traditionnelle. Il relate sa vie dans un superbe désordre, évoque moult aventures plus souvent tendres que tragiques, raconte des anecdotes savoureuses qui dépeignent admirablement un demi-siècle de vie culturelle et politique européenne, pour brusquement, au détour d'un souvenir, d'un désir, d'un regret, esquisser une scène que seul le silence peut recevoir. Le tout, dans un style d'une épuration remarquable et avec une force d'évocation rare, ponctué de réflexions sur l'amitié, l'amour, la politique, l'art, la littérature, la traduction et autres fragiles frôlements de langues.

À l'aise autant en espagnol qu'en français, en italien qu'en allemand (ce qui l'a sans doute sauvé à Buchenwald), Jorge Semprun, apatride convaincu, choisit d'écrire en français pour, dit-il, s'élever au-delà de la langue maternelle, pour faire de l'écriture une expérience plus cérébrale. Devenant ainsi en quelque sorte étranger à lui-même, il atteint à une liberté sans doute fort salutaire pour qui partage son lit avec une mort omniprésente. Sans compter qu'il peut ainsi jouer avec un lexique on ne peut plus vaste pour lui parler au creux de l'oreille et continuer, jour après jour, à la vivre et la conjurer à la fois.

Louis Jolicœur

QUATRE LETTRES CACHÉES

Virginia Woolf
Trad. de l'anglais
par Jean Guilloineau
Christian Bourgois, Paris,
1995, 30 p. ; 15,95 \$

C'est par le plus grand des hasards qu'une étudiante hollandaise séjournant au château de Vita Sackville-West, Sissinghurst Castle, y fait une découverte étonnante. Occupée à classer les manuscrits de Vita Sackville-West, l'étudiante remarque trois tiroirs dissimulés par le plateau du meuble. L'un d'eux contient quatre lettres de Virginia Woolf à son amie et

amante, quatre lettres dont on ignorait l'existence.

Réunies en une mince plaquette, ces *Quatre lettres cachées* de Virginia Woolf publiées chez Christian Bourgois offrent aux lecteurs et admirateurs de l'écrivaine anglaise un élément de plus dans la connaissance de l'univers intime de l'écrivaine, même si cette relation a déjà été longuement racontée dans la correspondance complète Woolf/Sackville-West. Se défendant bien de faire preuve de voyeurisme, l'éditrice de la version originale anglaise justifie la publication des lettres par le fait que, malgré qu'elle les ait mises aux oubliettes, Vita Sackville-West n'a laissé aucune notification spéciale concernant leur utilisation ou leur destruction. En fait, n'aurait-il pas été plus simple de brûler les quatre lettres ? Le mystère qui entoure ces feuillets étonne quelque peu : leur contenu n'a vraiment rien de scandaleux ou de compromettant et le ton est tout au plus celui d'une discussion déjà entamée.



Quelles que fussent les raisons qui ont poussé Vita Sackville-West à cacher ces lettres — peut-être était-ce à la demande de Virginia Woolf — leur publication n'est pas superflue. Une fois de plus, la dernière peut-être, nous partageons un bref instant le balcon de deux grandes amies avec vue sur le début du siècle.

Ericka Tabellione



Madelaine ou la rivière au printemps
Simone Rainville

C'est par ses lettres à son amant que Madelaine se laisse découvrir. Des lettres qui stimulent l'imagination autant par ce que l'épistolière cherche à cacher que par ce qu'elle consent à révéler. Ces lettres rédigées dans un chantier forestier des années 50 laissent aussi entrevoir, avec sensibilité, la vie traditionnelle des bûcherons.

196 p., ISBN : 2-7600-0274-8 19,95 \$



Le Discours confisqué
Michel Doucet

Les acquis de la communauté acadienne du N.-B. demeurent très fragiles dans le contexte actuel. Michel Doucet présente cette réalité avec ses nombreuses subtilités et ses multiples facettes. Il dénonce les situations d'injustice et les incohérences qui résultent de la politique de deux poids deux mesures dont nous faisons souvent les frais.

236 p., ISBN : 2-7600-0281-0 24,95 \$



Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse hier et aujourd'hui
Sally Ross et J. Alphonse Deveau

Ce premier ouvrage portant exclusivement sur les Acadiens de la Nouvelle-Écosse retrace les grandes lignes du développement des sept régions acadiennes d'après la Déportation et expose les particularités qui les distinguent aussi bien que les ressemblances qui les unissent. Une bibliographie sélective, des cartes, des photographies et un index complètent l'étude.

294 p., ISBN : 2-7600-0263-2 24,95 \$

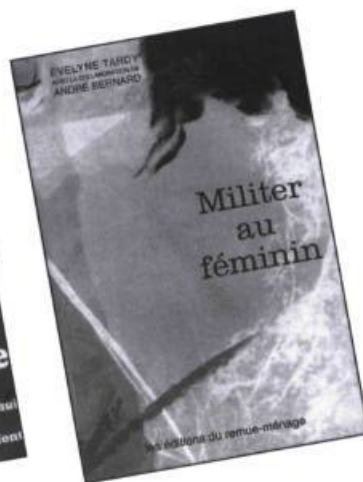
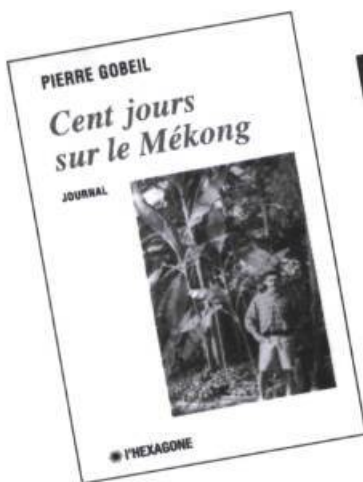


C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8
Tél. (506) 857-8490 ♦ Téléc. (506) 855-3130

CENT JOURS SUR
LE MÉKONGPierre Gobeil
L'Hexagone, Montréal,
1995, 162 p. ; 18,95 \$

Il est de ces livres qui donnent le goût du voyage, de l'évasion à tout le moins. Comme l'écriture, en principe. Et même si Pierre Gobeil s'est évertué récemment à me dire que les

sante et constitue une critique pour le moins détonante du voyage. Le voyage pour s'évader, mais pour en ramener quoi ? Des babioles, quelques photos et souvent, dans le cas de pays tropicaux, de joyeux parasites ou le souvenir d'une tourista mémorable. Ici, le voyageur a le culot de nous dire, de la façon la plus politiquement incorrecte qui soit, au milieu de nulle part,



voyages, ce n'était pas le Pérou, j'aimerais bien voir celui que ne tenterait pas le Vietnam, ou l'Afrique du Sud, ou n'importe quoi, après la lecture de *Cent jours*. Mais ce n'était pas là, et de loin, l'intention de Pierre Gobeil lorsqu'il a écrit son *Journal*. Journal donc, qui relate les trois mois que l'auteur, blasé, a passés dans les méandres du Vietnam, dont une partie sur le Mékong. Concis, même si les extraits de journaux vietnamiens y abondent, le *Journal* de Pierre Gobeil se lit bien et si le ton employé (un soupçon de « j'ai tout vu, tout vécu ») peut devenir à la longue agaçant, il n'en demeure pas moins qu'au chapitre de l'approche et du traitement, ce livre est réussi. Et je le dis franchement, le fait que Pierre Gobeil n'ait pas ressenti dans son « aventure » « l'émerveillement touristique » à la façon empruntée « Club Med » en donne une image rafraichis-

entre Saigon et Saint-Lin, qu'il s'ennuie de son café et de son journal du matin ! J'entends déjà les agents de voyage pester !
Matthieu Dugal

LA FORCE DU BOUDDHISME
Le Dalai-Lama et
Jean-Claude Carrière
Robert Laffont, Paris, 1994,
250 p. ; 24,95 \$

Sommes-nous dans l'époque noire du Kali-Yuga, synonyme de décadence, ou faut-il résolument distinguer, au-delà des apparences, les grandes lueurs d'espoir que sont certains progrès de cette fin de siècle, comme l'éloignement de la menace nucléaire, la disparition de l'apartheid, le dialogue Palestiniens/Israéliens et surtout le développement du concept d'une humanité une ?

À propos de thèmes aussi divers que l'avortement, la pollution, les médias modernes, le sida, la science, la politique, le Dalai-Lama et son interlocuteur, Jean-Claude Carrière, échangent des réflexions loin de tout dogmatisme, de toute querelle d'école ou de clocher.

Il est rassurant, en ces temps de certitude technocratique, d'entendre un chef spirituel répondre parfois « Je ne sais pas ». Il fait bon, en ce temps de tendances fondamentalistes, de l'entendre affirmer : « Les Écritures, même vénérables et sacrées, sont relatives et impermanentes, comme toutes choses » !

aiderons les autres. Le moyen d'y parvenir ? En apprenant le fonctionnement secret de l'esprit.

Face au pessimisme ambiant, aux hystériques Cassandra médiatiques, le Dalai-Lama, lui, préfère ouvrir les bras à l'espoir, à la joie et à l'unité.

Annick Beraud

MILITER AU FÉMININ

Evelyne Tardy
et André Bernard
Remue-Ménage, Montréal,
1995, 191 p. ; 19,95 \$

Le petit dernier des éditions du Remue-Ménage est un rapport de recherche qui expose les résultats d'une enquête sociopolitique menée auprès des militantes de la Fédération des femmes du Québec (FFQ) et de ses groupes associés. De par sa nature, il intéressera surtout les militantes, les chercheuses féministes et les passionné(e)s de rapports de recherche.

Après avoir brièvement présenté la mission et les objectifs poursuivis par la FFQ, les auteurs dressent un tableau des principales particularités des femmes qui y militent. Ils remarquent d'abord que les caractéristiques socio-économiques des militantes laissent voir une grande hétérogénéité, que ce soit au point de vue de l'âge, du statut civil, de la situation d'emploi ou de l'origine familiale. Toutefois, malgré cette diversité, il y a surreprésentation (par rapport à leur présence dans d'autres types de groupes) des universitaires et des salariées. Les auteurs observent également une hétérogénéité dans les structures des groupes affiliés à la FFQ. L'homogénéité apparaît lorsqu'on aborde les motivations qui poussent les femmes à militer. Toutes les femmes interrogées en effet ont dit militer pour des raisons altruistes et plusieurs ont avoué retirer de leur action des satisfactions personnelles.

Par ailleurs, les groupes de femmes ne sont pas épargnés par les coupures gouvernementales et ce resserrement entraîne de sérieux problèmes financiers. La plupart du temps, ces problèmes donnent lieu à

Il est sain en notre époque de science infuse de rappeler que Bouddha en personne répétait à ses disciples que son enseignement devait être constamment mis à l'épreuve de l'expérience personnelle.

Le bouddhisme apparaît comme la religion appropriée à cette fin de siècle parce que ses principes sont à l'opposé du fondamentalisme ; parce que la compassion — qui n'est pas la sensiblerie — et la paix de l'esprit qu'il prône doivent conduire à la résolution de tous les conflits et d'abord à la grande opération de désarmement *intérieur*. Le but ? Intégrer le fait que nous faisons partie du monde, que nous ne sommes pas des individus isolés, que tout est interdépendant, que rien n'est stable pour toujours. Pour le Dalai-Lama, nous sommes bons par essence et notre responsabilité est de devenir meilleurs car ainsi nous

des luttes de pouvoir, entre les groupes et à l'intérieur de ceux-ci. Une partie du livre est justement consacrée à analyser la perception du pouvoir et les auteurs signalent que les féministes poursuivent leur réflexion sur cette question fondamentale.

Marie-Claude Huot

LOUIS-RENÉ DES FORÊTS

Jean Roudaut
Seuil, Paris, 1994,
264 p. ; 51,95 \$

La collection « Les contemporains » dirigée par Denis Roche au Seuil présente au public des écrivains français et étrangers actuels aux démarches difficiles comme Claude Simon, Thomas Bernhard, Marguerite Duras ou Witold Gombrowicz. Louis-René des Forêts y trouve place à l'évidence. Peu connu, car très secret (il fuit la publicité), il refuse toute concession d'écriture. Figurez-vous Beckett qui n'aurait pas connu le succès d'*En attendant Godot* et qui publierait le moins possible. Prosateur, Louis-René des Forêts a donné des romans et des mémoires, auxquels s'ajoutent deux livres de poèmes. Notons ici que Maurice Blanchot, Yves Bonnefoy, Bernard Pingaud et Pascal Quignard ont jugé nécessaire de lui consacrer des études.

Jean Roudaut nous introduit à l'œuvre par de brefs repères biographiques, une patiente étude des textes et une bibliographie soignée de sources premières et secondes. L'essentiel se trouve dans l'étude centrale qui porte sur trois romans : *Les mendiants*, *Le bavard* et *La chambre des enfants* ; deux poèmes : *Les mégères de la mer* et *Les poèmes de Samuel Wood*, et des « fragments » de souvenirs intitulés *Ostinato*. Chaque analyse comporte à l'entrée un descriptif précisant le genre et quelques circonstances déterminantes pour la création en cause. Suit la présentation d'une succession de thèmes qui amorce une réflexion sur les problèmes d'écriture en jeu.

Il est impossible de préciser ici le propos d'une telle lecture critique, qui va de la philosophie au style dans sa saisie d'une

méditation lacunaire qui se refuse et dérouté par pudeur. La conclusion de l'essai de Jean Roudaut en donnera au moins le ton : « Ce qui la [la composition de lieu, thème fondamental de l'œuvre] meut, ce n'est pas un moment primitif obsédant ; son être est l'obsession de sa quête, non point l'extension, mais l'obstination à chercher, par l'agencement des mots et des figures, par l'ordonnance des cadences, 'le souverain bien et la dernière félicité.' » Pour spécialistes, pour amateurs de littérature exigeante.

Denis Saint-Jacques

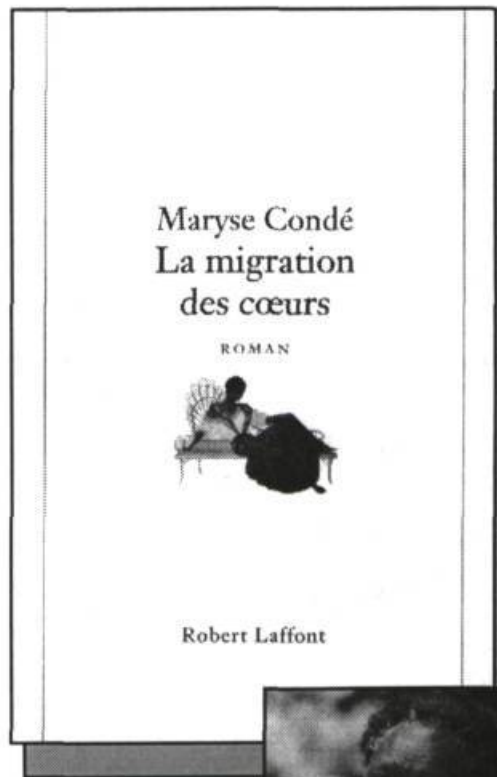
L'ENJEU DES MOTS

Denys Lessard
Stanké, Montréal, 1995,
156 p. ; 17 \$

Denys Lessard s'est amusé avec les lettres et les mots de la langue française, amusant les auditeurs de Radio Canada lorsqu'il présentait ses « billets calambouresques » à l'émission *Langue et espace francophone* entre 1990 et 1994. C'est maintenant au tour des lecteurs de rigoler.

Par des associations de sens inattendues, ou par l'utilisation de combinaisons de sons surprenantes, Denys Lessard compose des billets au caractère essentiellement ludique, qui mettent en lumière l'étrange pouvoir évocateur des mots ou des lettres. L'auteur fait cependant une mise en garde : « Il est [...] vain d'y chercher une quête mystique des arcanes du Verbe, ou encore la manifestation d'une forme rare et maligne d'onanisme verbal ». Toutefois, prend-il le soin d'ajouter : « si on les y trouve... ». Prenons une définition au hasard : « La lettre T [...] est appelée ainsi parce qu'elle a exactement la forme d'un T. Cette forme, qu'on retrouve aussi en architecture, notamment dans les maisons hantées, se rapproche beaucoup de celle de la croix. D'où la signification religieuse qu'on associe généralement à cette lettre. 'Théo', qui vient du grec *theos*, qui veut dire 'Dieu', commence d'ailleurs par un T. La seule exception est le service à thé, qui n'a rien à voir avec le service religieux. »

Maryse Condé



Robert Laffont



La migration des cœurs

Maryse Condé avait toujours rêvé d'adapter à l'univers Caraïbe le roman d'Emily Brontë Les hauts de Hurlevent. La migration des cœurs en est une libre variation, pleine de violence et de sensualité.



Robert Laffont

Rendons-nous à X : « [...] comme disent les mathématiciens, X reste la plus belle lettre qu'on puisse écrire en pensant à une inconnue ».

On le voit, les mots fournissent à Denys Lessard l'occasion de jouer, mais comme il le dit : « Les mots sont des partenaires de jeux à part entière [...], qui se prêtent volontiers à nos jeux mais qui, finalement, se jouent plus souvent de nous que nous d'eux ». La lecture des billets semble donner raison à l'auteur et nous procure un divertissement intelligent.

Pierre Beaudoin

GUIMAUVE ET FLEURS D'ORANGER : DELLY

Sous la dir. de Julia Bettinotti et Pascale Noizet
Nuit blanche Éditeur,
Québec, 1995,
201 p. ; 20,95 \$

Qui a écrit près de cent romans sans cesse réédités et qui se vendent comme des petits pains ? Qui a fait vivre des générations d'éditeurs ? Qui a fait rêver les filles et aussi les garçons ? Delly, c'est-à-dire Marie Petitjean de la Rosière et son frère Frédéric. Il imaginait les histoires, elle les écrivait...

Les férus d'études littéraires seront charmés par ce petit livre assez amusant dont chacun des chapitres, au nombre de huit, a été écrit par un chercheur ou un professeur d'université (elles et ils sont sept en tout). On y traite, entre autres sujets, de Delly évidemment, mais aussi plus généralement du roman sentimental à l'eau de rose et de l'intérêt des jeunes travailleuses françaises pour le roman d'amour. En général, la langue de l'essai est simple et le lecteur se promène dans ce jardin d'orangers avec plaisir et curiosité. Le texte de Pascale Noizet cependant, « Delly : l'équation d'une illustre inconnue », est bardé de mots bizarroïdes et

abscons composant, parfois, des phrases abstruses. Enfin, bon, on n'est pas tous savants, il peut bien y avoir des moments difficiles ! Cela dit, madame Noizet connaît sa matière et l'on finit par y comprendre quelque chose. On a même droit à une bibliographie qui fait trente-trois pages !

Il faut souligner la facture exceptionnelle de ce bouquin. Nuit blanche éditeur a fait un travail remarquable. La couverture est charmante et sa texture d'une douceur romanesque. C'est un plaisir de le toucher, ce livre, un plaisir rare, qui ne s'épuise pas. Ces choses-là comptent puisque le livre est aussi un objet que l'on prend dans ses mains.

Richard Desgagné

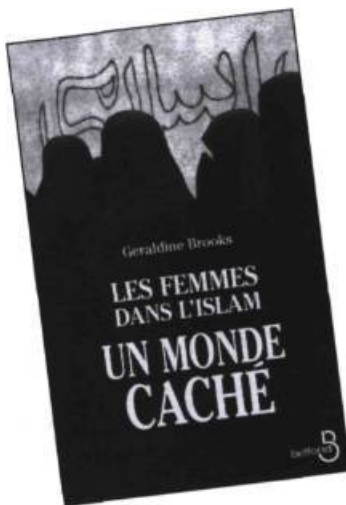
RHÉTORIQUE SPÉCULATIVE

Pascal Quignard
Calmann-Lévy, Paris, 1995,
218 p. ; 33,95 \$

D'entrée de texte, Pascal Quignard cerne le sens et l'origine de l'expression qui sert de titre à sa publication : « J'appelle rhétorique spéculative la tradition lettrée antiphilosophique qui court sur toute l'histoire occidentale dès l'invention de la philosophie ». La réflexion de Pascal Quignard sur le littéraire et le philosophique dans l'expression de la pensée s'articule autour d'une suite de textes éclairants sur la littérature comme mode d'investigation profonde de la pensée.

Pour développer son sujet, il puise, comme il l'a fait depuis plusieurs décennies pour une série de « Petits traités », dans les textes anciens. Ici, c'est le théoricien romain Fronton (en 139) qui lui fournit l'assise de sa réflexion.

Pascal Quignard nous entraîne dans une re-découverte du sens et de la dynamique des concepts que sont entre autres



sième partie d'une densité magistrale de réflexion et d'images s'intitule « Traité du dieu abscons » ou « tout est sans modèle ». Ici, l'auteur nous livre une réflexion éclairante sur les rapports de l'historique et du littéraire. Une anecdote datant du XV^e siècle, le *Dialogus de deo abscondito* — dialogue du dieu abscons — propulse Quignard et... le lecteur, tant le texte est juste et lyrique, et souligne, comme le faisait Nicolas de Cusa que « [l]e plaisir que procure l'étude n'est pas la fin de la connaissance. Mais l'accroissement infini de l'ignoré est la tâche, et l'amplification de l'impénétrable secret la récompense. »

L'attente, l'attention émotive au langage, l'ignorance face à lui, conduisent à l'obéissance au langage qui « mène plus loin que la foi ou la philosophie ». Cette partie de l'essai de Pascal Quignard mérite à elle seule qu'on s'offre le plaisir de le lire, surtout si l'écriture et la création par le langage nous attirent.

Le chapitre intitulé « Sur Johann Wolfgang von Goethe » rappelle que vers la fin de sa vie Goethe « adressait des lettres à sa lampe de chevet ». Inutile d'en dire plus ; déjà, nous sommes incités à poursuivre la lecture de ce court et dense texte. Suit le chapitre « Gradus » où l'auteur disserte autour du mot rêve. Alors s'enclenche une succession de pensées propres à la démarche littéraire. L'auteur puise autant dans les textes anciens que dans ses propres intuitions pour alimenter son propos sur, entre autres, le roman, cet « [...] éclair aperçu par une brèche dans le mur », l'auteur et son intention d'écriture, le lecteur et son pouvoir de création. Il termine par une brève note où il fait état du déni de la propriété de l'œuvre : un jugement rendu à Paris en 1994 interdit à Pascal Quignard de publier ses traités en édition de poche.

Pour qui a déjà fréquenté les « Petits traités » de l'auteur ainsi que ses œuvres romanesques comme *Le salon de Wurtemberg*, *Les escaliers de Chambord*, et le scénario du film *Tous les matins du monde*,

le littéraire, le littéral, le langage, la métaphore comme « art des images » la poésie, etc. Voilà, somme toute, un véritable traité de l'art et de la démarche de création.

Divisé en six parties, l'essai porte dans un deuxième temps sur « la langue latine » ; un conte du Pogge racontant une chasse nocturne sert de tremplin à l'analyse du développement de la métaphore, de l'image, dans l'aventure littéraire. Une troi-

la publication de *Rhétorique spéculative* démontre non seulement l'art de Pascal Quignard de s'approprier les lectures qu'il fait comme autant de points de départ dans la poursuite de son écriture, elle confirme la valeur exemplaire d'un écrivain — lecteur pour qui tout contact approfondi avec un texte devient acte de re-connaissance et de re-création. Pascal Quignard est un littéraire dans le sens premier du terme : il fonde son écriture sur une tradition de réflexion à la *littera*, à la lettre.

Reine Bélanger

**LES FEMMES DANS
L'ISLAM,
UN MONDE CACHÉ**
Geraldine Brooks
Trad. de l'anglais
par Jacqueline Lahana
Belfond, Paris, 1995,
324 p. ; 38,95 \$

Mahomet a laissé à ses fidèles un ensemble d'enseignements allégoriques qui complète le Coran et que l'on nomme hadith. Geraldine Brooks, journaliste qui a ses entrées dans le monde islamique, s'interroge autant sur leur authenticité que sur leur valeur, de même que sur le caractère judicieux des interprétations qu'on peut en faire. Car les hadith n'ont pas toujours le même sens, selon le lieu ou l'époque. En Iran et en Arabie Saoudite, par exemple, une règle stipulant qu'il faille fouetter les « débauchés » peut justifier la lapidation à mort des hommes et des femmes adul-

tères. Mais s'il est vrai que les femmes ont plus que leur part d'injustices, comme ce livre troublant le rappelle, cet exemple montre que la violence et aussi l'animosité que ressent la journaliste féministe est justifiable à tous égards, car il y a pour nous, Occidentales, matière à indignation. Cependant, la pilule serait plus facile à avaler sans cette arrogance et ce ton cru, dépourvus de respect et de véritable sollicitude — ce qui est déjà en soi une forme d'injustice — déplacés ici. Par ailleurs, la perspective mettant en lumière les fondements religieux et la foi qui anime les croyants (pour qui la soumission est un gage de l'amour de Dieu) brille par son absence. Enfin, Geraldine Brooks serait-elle si familière avec cet univers qu'elle en oublierait de remplir les promesses de la quatrième de couverture : tenir un discours objectif qui ne soit jamais réducteur et qui puisse inviter à la tolérance ?

Isabelle Ouellet

BASSE-VILLE
Robert Fleury
La Liberté, Québec, 1995,
241 p. ; 24,95 \$

La basse-ville de Québec est dans un état lamentable, la pauvreté s'y est installée et y prend racine, les immeubles sont délabrés quand ils ne tombent pas en ruines, la prostitution y a élu domicile. Les habitants de la basse-ville, qui ne sont guère



responsables de la situation, sont plusieurs à tenter d'en sortir, mais elle est le reflet d'une société, d'un monde qui fait des choix en ne considérant que les gagnants. Voilà ce dont nous parle Robert Fleury dans *Basse-Ville*, un livre vrai et touchant dans lequel l'auteur trace un portrait troublant de ce quartier de Québec. L'ouvrage passe de la description des lieux et de rappels historiques, à la présentation d'individus qui nous deviennent vite familiers : Armande, Denis, Jean et bien d'autres.

Robert Fleury est journaliste aux affaires urbaines au journal *Le Soleil*, on aurait donc pu s'attendre à un ton journalistique. Au contraire, son écriture est imagée, parfois même lyrique, ce qui ne l'empêche pas de présenter un ouvrage fouillé et très bien documenté. Autre grande qualité de ce livre : l'auteur ne s'apitoie pas aveuglément sur le sort des gens de la basse-ville, il reconnaît que

certain profitent du système, comme partout ailleurs. Il nous fait connaître aussi des personnes exceptionnelles : Gilles Kègle, l'infirmier de rue, par exemple, et Louis Fortier, le père de l'ilot Fleurie (qui signe l'illustration de la couverture).

Il reste à espérer que ce cri du cœur de Robert Fleury, car c'est bien de cela qu'il s'agit, saura trouver des oreilles attentives, qu'on cessera de jouer à l'autruche et de lancer la pierre aux plus démunis.

Marc Proulx

**LE DEUIL
UNE SOUFFRANCE
À COMPRENDRE POUR
MIEUX INTERVENIR**
Monique Séguin
et Lucie Fréchette
Logiques, Montréal, 1995,
207 p. ; 18,95 \$

Analyse sensible des comportements que provoque le décès d'un être cher, l'ouvrage de Monique Séguin et de Lucie Fréchette est aussi un guide pour aider l'endeuillé à surmonter la tragédie de la mort. Favorisant une approche communautaire de soutien qui respecte les besoins de chacun, les deux psychologues démontrent que le deuil est révélateur de notre vulnérabilité biologique et socio-culturelle. Étant donné que la seule voie de guérison pour surmonter un décès reste la possibilité et la volonté de réinvestir dans la vie, il faut apprivoiser l'expérience de la mort



Merci à nos clients et à nos employés
pour ces 15 années de fidélité
et pour celles à venir.

AGMV

«L'IMPRIMEUR» inc.

CAP-SAINT-IGNACE

Téléphone : (418) 246-5666

Télocopieur : (418) 246-5564

MONTRÉAL

Téléphone : (514) 848-9766

Télocopieur : (514) 848-0160

IMPRESSION SOIGNÉE DE VOS LIVRES, PÉRIODIQUES ET BROCHURES.

pour mieux la dépasser, ce qui est l'argument de l'essai. Les solutions proposées amènent donc à réfléchir avec sérénité à la réalité de la mort et les chapitres consacrés au deuil pathologique, au suicide ou à la relation de l'enfant avec la mort, en abordant les manifestations de cette réalité, les rendent compréhensibles.

Marguerite Paulin

Émile Borduas et le *Refus global* marquent la rupture déterminante, car on y décèle l'avènement d'une forme nouvelle de protestation que revendiqueront désormais les artistes du Québec moderne.

De l'ensemble des textes de cet ouvrage collectif, retenons comme exemple l'analyse de Jean Fiset : selon lui, l'apport de Borduas doit être évalué

tantes en arts visuels comme Robert Roussil, Jean-Paul Lemieux, Maurice Gagnon ou John Goodwin Lyman.

Marguerite Paulin

**À L'OMBRE DE ZAPATA
VIVRE ET MOURIR
DANS LE CHIAPAS**
Marie-Josée Nadal
La Pleine Lune, Lachine,
1994, 272 p. ; 25,95 \$

La mode fait sentir son emprise jusque dans les médias, c'est bien connu. Il n'y a pas si longtemps une crise quelconque part au sud du Mexique attira l'atten-

cette crise dans sa triste réalité. Étayant son livre de communiqués zapatistes et gouvernementaux parus « à chaud », l'anthropologue livre une analyse bien documentée qui fait ressortir toutes les contradictions d'un État mexicain s'engageant à fond dans des politiques néo-libérales qui satisfont certes la Banque Mondiale et le Fonds monétaire international, mais sont créatrices d'injustices qui « cassent » la société mexicaine dangereusement. Un livre riche d'enseignements, qui permet de prendre un recul essentiel sur une situation que l'hypermédiatisation a surtout contribué à rendre confuse.

Matthieu Dugal



**DES LIEUX DE MÉMOIRE
IDENTITÉ ET CULTURE
MODERNES AU QUÉBEC
1930-1960**

Sous la dir. de Marie Carani
Presses de l'Université
d'Ottawa, Ottawa, 1995,
239 p. ; 25 \$

Quel rôle et quelle place ont eus les arts visuels contemporains au moment où le Québec entrait dans ce qu'il convient d'appeler la modernité ? C'est la question à laquelle répondent les conférenciers invités à un colloque organisé en octobre 1993 et dont les textes viennent d'être publiés.

Les seize communications de *Lieux de mémoire* le démontrent : les arts visuels durant la période historique qui précède la Révolution tranquille ont été tiraillés entre un désir d'affirmation collective et un désir de liberté absolue. À cet effet, Paul-

par les retombées qu'il a suscitées, notamment chez Claude Gauvreau. Ainsi, comme le souligne le titre *Des lieux de mémoire*, le courant de modernité en arts visuels au Québec s'établit par rapport à une filiation basée sur le temps (la mémoire) et sur l'espace (les lieux). Le caractère problématique de la place accordée aux arts visuels au Québec viendrait d'un conflit de codes entre le culturel et le politique, entre l'universalisme et le nationalisme, que les artistes d'ici ont souligné.

Des lieux de mémoire s'adresse d'abord aux intellectuels. On y trouve des références et des bibliographies, des réflexions qui visent à approfondir la recherche en histoire de l'art contemporain québécois. Les articles consacrés à des artistes ou à des critiques nous font apprécier des figures impor-

tion des médias internationaux. Assez en tout cas pour que le gouvernement « aléniste » du PRI interdise aux journalistes l'accès à certaines parties de la région, dont le Chiapas, pour y rétablir « l'ordre »... Depuis, mode oblige, on ne se fie plus au Groupe des sept (pays les plus industrialisés) pour l'avenir des disciples du sous-commandant Marcos. C'est pourquoi, plus que toutes les coupures de presse ayant rapporté les affrontements dans cet « obscur » État rebelle, le dernier livre de Marie-Josée Nadal s'impose pour quiconque veut « intérioriser », comprendre les événements et, plus important encore, leurs causes. L'anthropologue a su réaliser, dans *Vivre et mourir*, un résumé éclairant de la situation des Mayas du Chiapas. Dans cette recherche quasi journalistique, elle nous rapproche des hommes et des femmes qui vivent

**RAPPORTS SECRETS
SOVIÉTIQUES
(1921-1991)
LA SOCIÉTÉ RUSSE
DANS LES DOCUMENTS
CONFIDENTIELS**
Nicolas Werth
et Gaël Moullec
Gallimard, Paris, 1994,
699 p. ; 59,95 \$

Pour comprendre le mode de gouvernement soviétique et l'état de l'opinion en URSS, nous n'avons eu accès très longtemps qu'au livre de Merle Fainsod (*Smolensk à l'heure de Staline*, Fayard, 1958) tiré des archives du Parti Communiste de Smolensk, tombées entre les mains des Allemands au début de la guerre, puis récupérées par les Américains après la débâcle nazie. Malgré leur intérêt indéniable, ces archives ne représentaient qu'une vision locale, assez limitée de la réalité sociale en URSS.

Nicolas Werth et Gaël Moullec ont su profiter de l'accès consenti par les nouvelles autorités russes aux archives du Centre de conservation de la documentation contemporaine, du Centre russe de conservation et d'étude des documents d'histoire contemporaine et aux Archives d'État de la Fédération de Russie, à Moscou.

Parmi des milliers de documents confidentiels, souvent des documents de police, ils ont

opéré un tri judicieux, classant leurs trouvailles selon les thèmes suivants : « Ordre et désordres socialistes » : alcoolisme, banditisme, « hooliganisme », déportation d'éléments « socialement dangereux », parasitisme social, vagabondage, etc. ; « Campagnes, terre de mission » : collectivisation, « dékoulakisation », famine, vols et dilapidations, etc. ; « Classes laborieuses, classes dangereuses » : absentéisme, chômage, grèves, renforcement de la discipline, problèmes de ravitaillement, etc. ; « Pouvoir et religion » : confiscation des objets du culte, fermeture d'églises, lutte contre la religion, contre les sectes, etc. ; « L'autre monde : du camp à l'étranger » : situation au *goulag*, mortalité, révoltes, activités du KGB, arrestation d'agents étrangers, émigration des Juifs, « trahisons » de Soviétiques passés à l'Ouest, etc. ; « Résistances : de l'acte anti-soviétique à la dissidence » : les actions antisoviétiques, les dissidents (Grigorenko, Soljenitsyne, Sakharov, etc.), les orga-



nisations antisoviétiques ; « Les 'affaires' » : l'affaire Kirov, l'affaire des médecins, l'affaire Lyssenko, réhabilitations, etc. Chaque thème commence par une brève synthèse rédigée par les auteurs, suivie d'un choix de documents authentiques traduits du russe.

Cette somme est un monument à la « civilisation du rapport », comme on a parfois qualifié le régime soviétique. L'état de l'opinion y est décrit

avec une méthode, une minutie (appuyée souvent sur des tableaux et des chiffres très précis) dont seuls les « apparatchiks » soviétiques avaient le secret.

Une mine de renseignements indispensables pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Russie et aux grandes tragédies de l'humanité.

Lionel Meney

LES TRIBUNS DE LA RADIO
ÉCHOS DE LA CRISE D'OKA
 Sous la dir. de Florian Sauvageau, Pierre Trudel, Marie-Hélène Lavoie
 IQRC, Québec, 1995, 198 p. ; 22 \$

Cet ouvrage collectif explore un phénomène encore peu étudié dans le milieu radiophonique mais pourtant très présent dans le quotidien de nombreux auditeurs : les tribunes téléphoniques. Il propose un série d'analyses et de réflexions cri-

tiques sur le rôle de ces émissions radiophoniques, particulièrement au moment de la crise amérindienne d'Oka à l'été 1990.

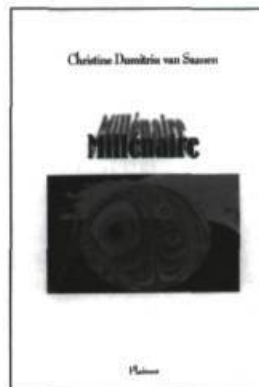
En première partie se retrouvent les textes portant sur le rôle des tribunes téléphoniques au moment de la crise d'Oka. On aborde le sujet par une description et une comparaison de cinq tribunes francophones. Les trois textes suivants analysent les tribunes radiophoniques sous d'autres angles : l'impact psychologique qu'elles ont pu avoir sur les auditeurs proches des événements, l'absence des néo-Québécois et des Mohawks aux tribunes francophones ainsi que le rôle d'une tribune téléphonique de la station Radio-Kahnawake pour renouer les dialogues culturels. Le dernier texte de cette section présente des extraits d'émissions de tribunes téléphoniques francophones diffusées durant les trois dernières semaines d'août 1990.

C'est sur le phénomène général des tribunes téléphoniques que porte la seconde

Du côté de l'Ouest aux Plaines



De fil en aiguille au Manitoba
 Annette Saint-Pierre
 ISBN 2-921353-34-2
 32,95\$



Millénaire
 Christine Dumitriu van Saanen
 ISBN 2-921353-37-7
 12,95\$



Vierges folles, vierges sages
 Suzanne Legault et Marie-France Silver
 ISBN 2-921353-32-6
 24,95\$



ÉDITIONS DES PLAINES

C.P. 123, 202, boulevard Provencher, Saint-Boniface (MB) R2H 3B4
 Tél. : (204) 235-0078 Téléc. : 233-7741

partie de l'essai. Le premier texte étudie le phénomène du point de vue du participant, le second traite du cadre réglementaire des tribunes téléphoniques. Une réflexion sur les limites de telles émissions conclut un ouvrage qui ouvre la porte à de futures recherches sur une formule qui se situe entre la formation d'un espace public démocratique et l'anonymat tyrannique des interventions.

Érik Breton

nouvelle attirerait davantage les auteurs que les lecteurs ! Il est vrai qu'il s'écrit beaucoup de nouvelles, par des écrivains de tout acabit, débutants ou chevronnés, inconnus ou célèbres ! À qui revient donc l'impertinence du qualificatif « mineur » si souvent accolé à ce genre littéraire qui ne rassemblerait que des textes courts, faciles, exercices préparatoires à l'écriture romanesque ?

C'est par des travaux et des rencontres d'envergure et avec

curiosité et à la combler », « l'un de ses pouvoirs majeurs n'est-il pas de semer le doute ? », etc. Ouvertes à toute la francophonie, des pistes nouvelles attireront la recherche, l'écriture, l'expérimentation pédagogique, la lecture même !

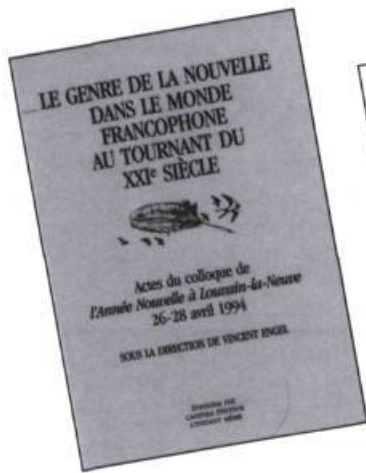
L'essai signé René Godenne, *La nouvelle*, est la réédition d'un livre paru en 1974 qui traçait l'histoire de ce genre littéraire en France, depuis le XIV^e siècle. Le chapitre concernant le XX^e siècle est entièrement retravaillé en tenant compte des parutions plus récentes, et un nouveau chapitre ouvre une fenêtre sur les pays de la francophonie. Deux communications de l'auteur, qui a apparemment tout lu, tout analysé, ou presque, sont reproduites dans les Actes du colloque.

Monique Grégoire

* Nous ne connaissons pas le prix de vente.

revivre les étapes de ce scandale, déterminant les responsabilités plus ou moins grandes des acteurs principaux dont dépendait le système d'approvisionnement en sang. Ainsi, Johanne McDuff rappelle que la Croix-Rouge est mise en cause parce que de novembre 1984 à juillet 1985, elle a distribué des produits sanguins non chauffés. Le reportage inclut dans son déroulement les récits de deux victimes, Marc P. et Philippe, traités avec du sang contaminé. Il trace non seulement un portrait de la condition des victimes, mais exprime aussi un sentiment partagé par les hémophiles : celui d'avoir été trahis depuis le début, d'avoir été bernés par des autorités qui cherchaient plus à protéger leurs intérêts que celui des citoyens.

Érik Breton



LE GENRE DE LA NOUVELLE DANS LE MONDE FRANCOPHONE AU TOURNANT DU XXI^e SIÈCLE
Sous la dir. de Vincent Engel
Phi/Canevas/L'instant même, Québec, 1995,
270 p. ; 24,95 \$

LA NOUVELLE
René Godenne
Honoré Champion, Paris,
1995, 178 p. ; *

Enfin la nouvelle fait parler d'elle dans une atmosphère stimulante, par des experts ouverts à la diversité, confiants dans l'avenir d'un genre littéraire trop souvent méprisé par les critiques, écarté par les éditeurs et les libraires parce que cette littérature ne se vend pas : la

ferveur que l'Université de Louvain-la-Neuve a relevé le défi de consacrer un colloque à la question. Les Actes du colloque qu'on vient de publier mettent un outil indispensable à la disposition des scientifiques, des enseignants et des lecteurs. Il suffit de relever dans les textes quelques-unes des expressions utilisées par les intervenants pour imaginer la vague de confiance qui déferle vers le XXI^e siècle : « la nouvelle est mouvement », « c'est la liberté même de la prose » ; elle connaît au Québec « une explosion sans précédent », elle devient « document sur la vie sociale et privée dans l'Afrique contemporaine ». On souligne « le caractère inédit de ce qui est raconté », « la tendance à délaissé le fantastique pour s'inscrire dans le réel », « à susciter une

LE SANG QUI TUE L'AFFAIRE DU SANG CONTAMINÉ AU CANADA
Johanne McDuff
Libre Expression, Montréal,
1995, 283 p. ; 24,95 \$

Incertitude, inaction, catastrophe : trois mots qui résument cette triste affaire du sang contaminé qui remonte au début des années 80. Journaliste à Ottawa pour Radio-Canada, l'auteure a consacré plusieurs années à enquêter sur le sujet. La thèse qu'elle expose avec efficacité aboutit à une conclusion percutante : les fonctionnaires du ministère fédéral de la Santé et les diverses autorités auraient pu intervenir dès 1982 et éviter le pire.

Dans son ouvrage, la modeste lauréate du prix Judith Jasmin 1994 et du prix du meilleur reportage d'enquête décerné par l'association canadienne du journalisme ne prétend pas répondre à toutes les questions. Mais elle offre un solide éclairage de cette sordide affaire, bien appuyé sur des sources écrites et des entrevues avec différents intervenants (médecins, fonctionnaires, hémophiles). Plus qu'un parcours chronologique, l'ouvrage fait

CASAVANT
LE FACTEUR D'ORGUES ROMANTIQUE
Mathieu-Robert Sauvé
XYZ, Montréal, 1995,
214 p. ; 15,95 \$

Joseph Casavant est apprenti forgeron à Maska (Saint-Hyacinthe) en 1824. C'est tardivement, à l'âge de 27 ans, qu'il se rend étudier la musique au Petit séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville fondé par le curé Charles-Joseph Ducharme. Pendant ces années d'apprentissage, Joseph Casavant, l'étudiant en musique, devient organier. La passion du curé Ducharme pour l'orgue n'est pas étrangère à cette bifurcation.

Mathieu-Robert Sauvé écrit ici une biographie romancée qu'apprécieront les gens curieux de connaître l'origine du prestige rattaché au nom Casavant. Agréable à lire, bien documentée, assaisonnée d'anecdotes et de faits historiques, elle réunit les ingrédients essentiels à une lecture divertissante. L'imaginaire et l'écriture soignée de l'auteur rendent vie à un artisan mal connu chez lui. Une excellente chronologie, une bibliographie et des illustrations complètent les informations.

Lise Lemieux